

# Cannes



Les sections parallèles du Festival feront la part belle au jeune cinéma français, ici représenté par certains de ses acteurs, réalisateurs et producteurs. JEAN-FRANÇOIS ROBERT/MODDS POUR « LE MONDE »

## Avec la langue

2013, ou l'année du « French kiss » : pour sa 66<sup>e</sup> édition, le Festival de Cannes, qui se déroule du mercredi 15 mai au dimanche 26 mai, embrasse le cinéma français dans toute sa vitalité – et sa loquacité

AURELIANO TONET

C'est l'une des scènes les plus éloquentes de l'avant-dernier film de Steven Spielberg, *Cheval de guerre* (2012). « Vous parlez remarquablement anglais ! », y fait remarquer, dans la langue de Shakespeare, un soldat français à son ennemi allemand, tandis que la bataille fait rage. Cette séquence, que dit-elle, au juste, du président du jury du 66<sup>e</sup> Festival de Cannes, qui s'ouvre mercredi 15 mai ?

On a longtemps logé le centre de gravité du cinéma de Spielberg dans les yeux – fascinés, éberlués, exorbités – de ses personnages. Mais, à entendre la faconde des poilus de *Cheval de guerre*, à écouter les jurons du capitaine Haddock dans *Le Secret de la Licorne* (2011), à suivre les digressions de Daniel Day-Lewis dans *Lincoln* (2013), les derniers films de l'Américain invitent à réviser ce jugement : chez Spielberg, les bouches et les oreilles importent autant, si

ce n'est plus, que les mirettes. Autrement dit, derrière le maître du cinéma d'action, graphique et spectaculaire, se cache un fin dialecticien, affable et volubile.

Nul doute, à en lire le programme, que les festivités cannoises satisferont la part la plus orale de l'auteur d'*E.T.* Car c'est un concert d'idiomes, d'accents et d'inflexions qui s'apprête à retentir sur la Croisette. Les oreilles spielbergiennes seront rassurées, tout d'abord, par les sonorités familières des films anglophones, qui font leur retour en force cette année. Cette langue sera parlée avec la prestance d'habitues du Festival (Joel et Ethan Coen, Steven Soderbergh, Jim Jarmusch, James Gray, Sofia Coppola...), quand elle ne sera pas ingénument déclamée par de plus jeunes tribuns (Ryan Coogler, Jeremy Saulnier...).

Mais le réalisateur de *Rencontres du troisième type* aura surtout loisir, sur la Côte d'Azur, de perfectionner son français. N'en déplaise aux Cassandre qui ont, cet hiver, voué aux gémonies son système de financement, jamais le cinéma hexagonal n'a été si bien représenté à

Cannes : en 2013, 33 des 76 longs-métrages en compétition, toutes sections confondues, sont français – et la proportion est plus large encore si l'on comptabilise les films hors compétition.

Comme chez les Anglo-Saxons, la verve de maîtres vénérables (Marcel Ophüls, Claude Lanzmann...) conversera avec celle de ténors confirmés (Arnaud Desplechin, François Ozon, Abdelatif Kechiche, Claire Denis...). En contrepoint, un doux babil se fera entendre : celui d'une génération pleine de promesses, gaillarde et dégourdie. Omniprésente dans les sections parallèles, cette chorale de jeunes cinéastes, acteurs et producteurs français ne parle évidemment pas d'une seule voix.

Mais, par-delà la diversité de ses tournures linguistiques, revient le même mot d'ordre : embrasser le cinéma à bouche que veux-tu. Ils s'appellent Vincent Macaigne, Yann Le Quellec, Justine Triet ou Serge Bozon. Nombre d'entre eux ont exercé leurs cordes vocales au Festival du moyen-métrage de Brive ; ils y ont appris qu'on peut parler fort et bien, même lorsqu'on

n'est pas doté d'un coffre de stentor. A la crise qui secoue, en France comme ailleurs, la production cinématographique, ils opposent la force des faibles : fantaisie, camaraderie, ténacité.

Dans le lot, beaucoup se réclament du cinéma libre, polyglotte et voyageur de Jacques Rozier. Au diapason de son chef-d'œuvre, *Maine-Océan* (1986), où Bernard Menez s'essayait avec bonheur au portugais, la plupart des films français présents sur la Croisette baragouinent un langage hybride et créolisé, où des bribes de farsi, de thaïlandais, d'arabe, de zoulou, d'italien ou d'anglais cohabitent gaiement.

C'est là toute la beauté du Festival international de Cannes : de l'Inde au Portugal, de la Chine au Tchad, des nations les plus puissantes aux plus fragiles, toutes les cinématographies, ou presque, ont voix au chapitre. « *L'image est péremptoire, elle a toujours le dernier mot* », écrivait Roland Barthes, qui s'y connaissait en langues. Ne reste plus, aux spectateurs que nous sommes, et au premier de tous, Steven Spielberg, qu'à tendre l'oreille. ■

De gauche à droite :  
Vincent Macaigne, Justine Triet,  
Antonin Peretjatko, Frédéric  
Dubreuil, Sébastien Betbeder, Yann Le  
Quellec, Laetitia Dosch, Serge Bozon,  
Bernard Menez, Yann Gonzalez.

JEAN-FRANÇOIS ROBERT/MODDS POUR « LE MONDE »

# Gaillarde est la nouvelle garde

Hardi, vigoureux, débrouillard, souvent passé par le festival du moyen-métrage de Brive-la-Gaillarde, le jeune cinéma français prend d'assaut la Croisette

ISABELLE REGNIER

**P**leine de vigueur et d'allant, une nouvelle génération de cinéastes français, de producteurs, d'acteurs, est en marche. Et va faire parler d'elle à Cannes. Certains ont déjà un nom, les autres débarquent avec leur premier long-métrage ou leur dernier court. Certains se fréquentent, d'autres sont plus solitaires. Mais ils ont beaucoup en partage, à commencer par une expérience du moyen-métrage, format un peu bâtard dont ils se sont saisis comme on fait l'école buissonnière, pour déployer de véritables récits tout en esquivant les normes et les lourdeurs propres au long-métrage.

Réputés improgrammables, y compris dans les festivals de courts-métrages, ces films dont la durée oscille entre 30 et 59 minutes constituent un territoire de la marge où ont toujours poussé, comme du chiendent, des chefs-d'œuvre sauvages et malpolis (*Zéro de conduite*, de Jean Vigo, *Une sale histoire*, de Jean Eustache, *Ce vieux rêve qui bouge*, d'Alain Guiraudie)... « Il y a une histoire alternative du cinéma qui peut passer par là », estime Katell Quillévéré, cofondatrice en 2004, avec Sébastien Bailly, du festival du moyen-métrage de Brive (Corrèze), et dont le deuxième long-métrage, *Suzanne*, est présenté cette année à la Semaine de la critique.

Ils sont nombreux, parmi les jeunes cinéastes français présents à Cannes cette année, à être passés par Brive : Yann Gonzalez (*Les Rencontres d'après minuit*, présenté à la Semaine de la critique), Justine Triet (*La Bataille de Solférino*, à l'Association du cinéma indépendant pour sa diffusion, l'ACID), Antonin Peretjatko (*La Fille du 14 juillet*, à la Quinzaine des réalisateurs), Sébastien Betbeder (*2 automnes 3 hivers*, à l'ACID), Nicolas Pariser (*Agit pop*, à la Semaine de la critique), Yann Le Quellec (*La Quepa sur la vilni!*, à la Quinzaine des réalisateurs)... Il y a aussi Serge Bozon (*Tip Top*, à la Quinzaine), sorte de parrain bienveillant pour tous ces jeunes gaillards, dont le moyen-métrage *Mods* fut montré à Brive en 2004, un an après sa découverte au festival Côté court de Pantin (Seine-Saint-Denis). Et encore Vincent Macaigne. Acteur dans les films de Justine Triet, Antonin Peretjatko et Sébastien Betbeder, ce bouillonnant trentenaire, célèbre pour ses mises en scène de théâtre, est aussi l'auteur d'un moyen-métrage, *Ce qu'il restera de nous*, passé à Brive en 2012.

« On ne nous donne tellement rien qu'on est obligé de faire différentes choses, clame-t-il. On a la responsabilité de se bouger, de faire, quitte à rater. De ne jamais se dire que les choses sont impossibles... Rester dans son canapé à rien faire, écrire son petit scénario et attendre, c'est hideux ! » L'âge d'or de Canal+, qui avait permis à toute une génération de faire des premiers films avec un confort qu'on n'imagine plus aujourd'hui, est révolu. La baisse des moyens, le durcissement généralisé des conditions de financement des films attisent chez les nouveaux venus un appétit de tourner, un désir

rageur d'opposer leur talent et leur vitalité à la frilosité et au conformisme ambiants. « Les années 2000-2010 sont beaucoup plus rudes que les années 1990 », constate Katell Quillévéré. « Nous sommes mis en compétition les uns avec les autres. En retour, cela induit des formes de solidarité. »

On ne se pense pas comme un groupe mais on s'intéresse à ce que font les autres, on s'admire mutuellement, on mêle l'art et la vie au gré des rencontres, selon des protocoles éphémères, à géométrie variable. L'amitié est un mot qui revient chez les cinéastes de cette génération. « Cela ne veut pas dire qu'on fait des films de potes, précise Justine Triet, c'est plutôt le contraire : on est d'autant plus exigeant que l'on travaille avec des amis. » Vincent Macaigne, qui donne la réplique à Laetitia Dosch dans *La Bataille de Solférino*, de Justine Triet, confirme : « Sous prétexte qu'on ne veut pas entrer dans le cadre, alors on nous considère comme des enfants un peu fous, mais c'est faux ! On fait la guerre ensemble ! Justine se bat pour que les comédiens puissent être libres, elle s'impose un stress énorme pour cela. »

## Le durcissement généralisé des conditions de financement des films attise chez les nouveaux venus un appétit de tourner

Pragmatisme, polyvalence, solidarité, impatience sont autant de traits propres à cette génération où le *do it yourself* (« fais-le toi-même ») a valeur de manifeste. Justine Triet n'a pas attendu l'avance sur recettes pour tourner *La Bataille de Solférino* ; elle s'est lancée le jour de l'élection de François Hollande parce que son scénario – une crise de couple inscrite dans la bataille électorale du 6 mai 2012 – le lui imposait. Yann Gonzalez n'est pas resté sans rien faire pendant les trois ans qui ont séparé l'écriture et le tournage des *Rencontres d'après minuit* : il a réalisé deux courts-métrages, meilleure méthode selon lui pour maintenir son désir vivace. Même chose pour Nicolas Pariser : il a tourné le court-métrage *Agit Pop* pendant qu'il préparait son premier long. Serge Bozon, lui, participe aux films des autres. Comme auteur des chansons d'*Agit Pop*. Comme acteur, dans *La Vie parisienne*, de Vincent Dietschy, dans *Je sens le beat qui monte en moi*, de Yann Le Quellec, moyens-métrages qui ont remporté à un an d'intervalle le Prix du public à Brive... Quant à Yann Le Quellec, il occupe son temps de non-cinéaste à financer les films des autres par le biais de la Sofica Cinéma-ges, ou à écrire des bandes dessinées.

Producteur de *La Bataille de Solférino* et de *La Fille du 14 juillet*, Emmanuel Chaumet fait lui aussi plusieurs métiers. Quand le budget de ses films l'impose, il n'hésite pas à se faire directeur de production, par exemple, plutôt que de rogner sur un

aspect artistique. Cet habitué du festival de Brive, qui a érigé le pragmatisme en éthique professionnelle, invente toutes sortes d'acrobaties pour servir ses films. Financé au départ avec 180 000 euros, auxquels se sont ajoutés un investissement en fonds propres et une aide à la postproduction (pour aboutir à un budget de 750 000 euros), *La Fille du 14 juillet* a pu se tourner en pellicule. Mais le tournage a dû se faire en deux temps, à un an d'intervalle. Epreuve autant que fructueuse, la solution a permis de remplacer un acteur par un autre jugé meilleur, d'améliorer certains gags, de donner à l'auteur la liberté d'aller tourner tout seul des scènes qui n'étaient pas prévues au scénario, quand la neige ou l'élection d'un nouveau président de la

République lui en donnaient l'idée.

On peut vouloir tourner pauvrement. Après avoir réalisé un premier long-métrage, *Nuage*, dans un système de production classique, Sébastien Betbeder a fait les deux suivants (*Les Nuits avec Théodore* et *2 automnes 3 hivers*) en seulement deux ans, dans une économie de court-métrage, avec une rapidité et une liberté de création qu'il n'avait jamais connues. *2 automnes 3 hivers* invente de fait une forme très originale, alternant des monologues récités par des acteurs filmés face caméra avec des scènes tournées dans la rue et quelques éléments hétérogènes qui ouvrent des brèches dans le récit.

« La fraîcheur de ces films est emblématique d'une bonne adéquation entre le principe de produc-



### Thomas Ordonneau Le passeur

Il y a quinze ans, il lançait la collection « Décadrage » pour distribuer en salles, au sein de Magouric, les moyens-métrages des frères Larrieu, d'Alain Guiraudie, de Philippe Ramos... Avec Shellac, société qu'il a créée en 2003, Thomas Ordonneau va distribuer *La Fille du 14 juillet*, d'Antonin Peretjatko, et *La Bataille de Solférino*, de Justine Triet. En réponse au raccourcissement de la durée de vie des films en salles, il a étendu son activité à la production et à l'édition DVD : « Une manière de retrouver un peu de temps de travail sur les films et d'affirmer une cohérence éditoriale. » A Marseille, où il est installé depuis quelques années, il trouve des synergies locales et des possibilités de développement qu'il n'aurait pas à Paris, où la vie est trop chère. « Cela permet de prendre des risques. » ■

### Emmanuel Chaumet Le provocateur de talent(s)

Avec sa société Ecce Films, créée en 2003, Emmanuel Chaumet a accompagné le travail de Sophie Letourneur et de Benoît Forgeard depuis leurs premiers courts-métrages jusqu'à leurs longs, en passant par des moyens qui les ont conduits à Brive. Avant de produire *La Fille du 14 juillet*, d'Antonin Peretjatko, et *La Bataille de Solférino*, de Justine Triet, il avait produit les moyens-métrages de ces auteurs, *Les Secrets de l'invisible* et *Vilaine fille, mauvais garçon*, tous deux sélectionnés à Brive en 2012. Formé chez le producteur Paulo Branco, Emmanuel Chaumet a acquis auprès de lui une intelligence pratique du métier, qu'il conjugue avec un goût prononcé pour la provocation. Aujourd'hui, il fait partie des rares producteurs qui soutiennent l'extension de la convention collective. ■

### Vincent Macaigne La tête d'affiche

A Avignon en 2011, sa mise en scène d'*Au moins j'aurais laissé un beau cadavre*, adaptation foutraque d'*Hamlet*, avait fait grand bruit. Cette année, Vincent Macaigne devait y retourner pour monter *La Montagne magique*, mais a annulé pour partir au Mexique. « Je travaille souvent à l'étranger, dit-il. J'aime faire des choses un peu cachées, créer des choses nouvelles, revenir un peu changé. » Au cinéma, il a été révélé comme acteur en 2012 par *Un monde sans femmes*, de Guillaume Brac. La peur de se répéter se double chez lui d'une boulimie de travail, qui se traduit par sa présence à Cannes dans trois films : *La Fille du 14 juillet*, *2 automnes 3 hivers* et *La Bataille de Solférino*. Et par une valise de projets, parmi lesquels deux longs-métrages en écriture, et plein de rôles au cinéma. ■



tion et celui de mise en scène, qui fait force de ses faiblesses, estime Thomas Ordonneau, qui distribue avec sa société Shellac *La Fille du 14 juillet* et *La Bataille de Solferino*. Aujourd'hui, l'état de la production est en alerte, il y a un vrai danger, et cette urgence se sent dans les films. »

S'il distribue ces jeunes cinéastes, c'est tout autant par désir « politique » de renouveler le paysage de la création contemporaine que parce qu'il pense que, « le marché étant concentré sur des choses tellement balisées par le marketing, finalement, les films qui s'ensortent sont ceux qui tirent leur épingle du jeu ». En tant que coproducteur et distributeur de *Tabou*, de Miguel Gomes, film portugais de deux heures, en noir et blanc, à demi muet, d'un auteur

peu connu, qui a rassemblé plus de 200 000 spectateurs en France, il a des arguments.

Ces manières un peu rudes de produire les films trouvent des échos sur le plan esthétique. Les auteurs se tournent vers Luc Moullet (Yann Le Quellec), Jacques Rozier (Peretjatko, Le Quellec), Jean-Luc Godard (Peretjatko) ou Jean-Pierre Mocky (Bozon), renouant ainsi avec « un cinéma tout nu, énervant, comme le qualifie Serge Bozon, qui contraste avec le parfum un peu capiteux, vénéneux, très culturel, au fond, que l'on a beaucoup vu dans le cinéma d'auteur ».

Tous n'ont pas les mêmes références. Nicolas Pariser cite Blake Edwards et Jerry Lewis ; Yann Gonzalez, Méliès, Cocteau et Carax ; Sébastien Betbeder,

Alain Resnais et Eugène Green ; Justine Triet se réclame du documentaire. Mais ils revendiquent, chacun à leur manière, un goût de la rupture, des changements de ton, des faux raccords. La prise de risque comme principe de vie.

Mais les manières de mauvais élèves ont vite fait d'user. Demander continuellement aux gens de travailler au-dessous du tarif syndical, par amour de l'art, est difficilement tenable sur la durée – et le sera d'autant moins dans la perspective de l'extension de la convention collective. Et la plupart de ces gaillards aspirent à avoir un peu plus que le « plus ou moins » 1 million d'euros autour duquel ont gravité les budgets de leurs films cannois. Sans rien céder pour autant de leur intégrité artistique, com-

me Serge Bozon revendique de l'avoir fait pour *Tip Top*, avec 4 millions d'euros de budget.

Paradoxalement, la morosité ambiante leur donne des raisons d'espérer. « Contrairement à ce que l'on pense, soutient Yann Le Quellec, les financiers comme les distributeurs sont ouverts à des films moins formatés, avec l'espoir qu'ils touchent un plus large public. Distribués sérieusement, c'est possible. Le succès des films de Benoît Delépine et Gustave Kervern [Louise-Michel, Mammuth...] en est la preuve. » Vincent Macaigne y croit aussi : « On pense que le public ne va pas admettre la nouveauté mais bien sûr qu'il l'admet, si on insiste. Bien sûr que c'est possible de changer les gens. Politiquement, c'est fondamental ! » ■

### Serge Bozon Le parrain

Critique de cinéma, cinéphile et mélomane passionné, acteur, Serge Bozon a réalisé son premier court-métrage, *L'Amitié*, en 1998. Après *Mods*, réjouissant moyen-métrage dans lequel la musique joue un rôle majeur, il met en scène *La France*, son premier long-métrage, une réverie baroque sur fond de guerre de 1914-1918. Avec *Tip Top*, il change une fois de plus de registre. Interprété par Isabelle Huppert, Sandrine Kiberlain et Samy Naceri, ce film génialement déjanté suit une enquête de la police des polices sur le meurtre d'un indic d'origine algérienne. Convaincu que les plus grandes décennies du cinéma français sont les années 1930 et les années 1970, il écrivait récemment dans *Libération* qu'une glorieuse régénérescence avait lieu dans ce pays tous les quarante ans. Donc aujourd'hui. ■

### Yann Le Quellec Le roi de l'évasion

Son premier film, *Je sens le beat qui monte en moi* (2012), a remporté le Prix du public à Brive après une glorieuse tournée de festivals, et une sortie en salles qui lui valut un chaleureux accueil critique. Avec le second, *Le Quepa sur la vilni*, un moyen-métrage également, interprété par Bernard Menez, Bernard Hinault et Christophe, il vient de remporter le prix Jean-Vigo. A bientôt 40 ans, il n'avait pourtant pas le profil. Diplômé d'HEC, il a un temps travaillé dans la finance, a créé une Sofica, Cinemage, il y a huit ans, qui a participé au financement de près de 160 films, dont huit sont à Cannes cette année (parmi lesquels *Tip Top*, *La Fille du 14 juillet*, *La Bataille de Solferino*). Il est aussi l'auteur d'une bande dessinée, *Love is in the (air) guitar*, publiée chez Delcourt en 2011. ■

### Katell Quillévé La « go-between »

La cofondatrice du Festival de Brive n'a jamais réalisé un moyen-métrage. Etudiante, elle a fait des courts en amateur. Et puis, après une période passée à gagner sa vie (notamment en travaillant pour le festival), elle en a réalisés trois dans des conditions professionnelles (*A bras le corps*, *L'Imprudence*, *L'Échappée*). Ses films, d'ailleurs, ne ressemblent pas à ceux de ses camarades. Ils s'inscrivent dans une veine plus naturaliste, plus classique. Lauréate du prix Jean-Vigo en 2010 pour son premier long-métrage, *Un poison violent*, elle présente cette année le suivant, *Suzanne*, à la Semaine de la critique. Le film, qui retrace vingt-cinq ans dans la vie de deux sœurs respectivement interprétées par Sara Forestier et Adèle Haenel, se distingue par son ambition romanesque. ■

# Jia Zhangke ajoute une touche de violence à sa palette humaniste

Avec « Tian Zhu Ding (A Touch of Sin) », en sélection officielle, le cinéaste chinois poursuit son exploration des mutations effrénées de la Chine contemporaine

BRICE PEDROLETTI

Pékin, correspondant

On attendait *In the Qing Dynasty*, le film d'arts martiaux historique qu'il prépare depuis plusieurs années, et c'est avec *Tian Zhu Ding (A Touch of Sin)*, récit violent en quatre tableaux sur la Chine contemporaine, que Jia Zhangke revient à Cannes, en compétition. En chinois, *tian zhu ding* signifie « le choix du ciel ». Le titre anglais, *A Touch of Sin* (« une pointe de péché ») est une allusion au film taïwanais de King Hu *A Touch of Zen*, le père de tous les *wuxia pian* (films d'arts martiaux), montré à Cannes en 1975. C'est un peu comme si Jia Zhangke avait décidé de marier l'esprit de son futur projet avec la situation de la Chine contemporaine, pour ce qu'il décrit comme « le plus sauvage et le plus direct » de ses films.

Le réalisateur chinois de 43 ans suit depuis *Xiao Wu, artisan pickpocket* (1997) le cheminement de petites gens dans la Chine qui tanguent et rugit, la manière qu'ils ont d'être ballottés et de se rattraper au bastingage, entre l'enchantement un peu inquiet de ceux qui chevauchent un engin de fête foraine (*Plaisirs inconnus* en 2002, *The World* en 2004) et l'espoir fragile et amer d'une vie nouvelle pour celle qui assiste au naufrage de son mariage et de la ville qu'engloutit la retenue des Trois-Gorges (*Still Life*, 2006). Son dernier film, le documentaire *I Wish I Knew*, présenté dans la section Un certain regard du Festival de Cannes en 2010, livrait un étonnant portrait de Shanghai à travers des fragments de destinées, témoins de la complexité de l'histoire.

C'est en faisant des recherches sur la dynastie Qing (1644-1912) pour son film d'arts martiaux que Jia Zhangke dit avoir été frappé par les parallèles possibles avec l'époque actuelle. « Ce fut un moment de grands changements pour la Chine. Surtout, le thème fédérateur de

nombreux films de *wuxia* [« chevalier errant »] est de mettre en scène des gens qui se retrouvent sous une très forte pression politique ou sociale et se retournent contre la société avec une violence extrême », souligne le réalisateur, rencontré dans l'appartement qui lui sert de studio dans l'ouest de Pékin.

La Chine de *Tian Zhu Ding* est celle des *tufa shijian* (« incidents soudains »), le terme officiel qui désigne ces faits divers extrêmement violents qui défraient régulièrement la chronique. Les protagonistes du film – un mineur, un travailleur migrant, une employée de sauna et un jeune ouvrier d'usine – parviennent au point de non-retour et basculent dans la violence, contre autrui ou contre soi. L'incident qui implique le mineur a lieu dans le Shanxi, sur fond de privatisation d'une mine collective. Le cas du jeune ouvrier qui travaille à la chaîne est inspiré du syndrome des suicides chez Foxconn, le fabricant d'Apple.

Les récits se situent dans quatre régions différentes – le Shanxi, le Hubei, la ville de Dongguan (centre manufacturier du Guangdong) et la mégapole de Chongqing (centre de la Chine). Les liens entre les histoires sont indirects et subtils : on « voyage » de l'une à l'autre aussi facilement que l'on se déplace ou communique dans la Chine modernisée d'aujourd'hui, dans un format CinémaScope, particulier au film de genre. « Esthétiquement et cinématographiquement parlant, on a eu la tentation de faire un cinéma plus percutant », reconnaît Yu Likwai, le directeur de la photographie de tous les films de Jia Zhangke. « Les films précédents portaient davantage sur l'intériorité des personnages. Cette fois, c'est plus spectaculaire, et les personnages sont plus opaques », dit-il. Le film est produit par Xstream (la société de Jia Zhangke, Yu Likwai et du producteur hongkongais Chow Keung), Office Kitano, le partenaire japonais au long cours du cinéaste, et les Studios de Shanghai, qui le soutiennent depuis *The World*.

Ces « explosions de colère » qui ont lieu partout en Chine « inquiètent » Jia Zhangke. « Ma démarche est de chercher là-dedans ce qu'il y a d'humain, dit-il. On est à une époque où l'avènement de Weibo [le Twitter chinois] fait que l'information se répand très vite. Une époque aussi où les trains à grande vitesse, par exemple, ont bouleversé les modes de transport. Les Chinois bougent sans arrêt. Quand des gens ressentent qu'on a porté atteinte de manière brutale à leur dignité, la manière la plus directe pour eux de la récupérer est de passer par la violence. » *Tian Zhu Ding* s'intéresse à ce moment où tout explose – et l'on ne saura pas ce qui s'ensuit. La mutation effrénée de la Chine des trente

dernières années a constitué le cadre de référence de tous les films de Jia Zhangke. Il en a capturé les différentes phases – *Platform*, réalisé en 2000, est situé à la fin des années 1980, au moment des tout premiers changements, tandis que *The World*, son quatrième film et le premier à être autorisé en Chine en 2004, montre des provinciaux entraînés dans la spirale de la transformation préolympique de la capitale. Aujourd'hui, les *mingong*, les paysans-ouvriers des années 1980 et 1990, ont laissé place à des *dagongzhe*. Ces travailleurs nomades n'ont plus d'attache avec la terre ni d'expé-

Les « explosions de colère » qui ont lieu partout en Chine

« inquiètent » Jia Zhangke :

« Ma démarche

est de chercher là-dedans

ce qu'il y a d'humain »

rience de l'agriculture mais ils se heurtent à un plafond de verre, pour des raisons de permis de résidence ou de moyens financiers, quand il s'agit d'acheter un appartement, une voiture, de mettre leurs enfants à l'école. Avec la hausse du niveau de vie, les frustrations et les déceptions s'intensifient. « Il y a une accumulation des problèmes, et les conflits sociaux sont plus aigus qu'avant. Les déséquilibres intérieurs des gens sont plus prononcés. Or nombre d'individus victimes d'injustice ne disposent pas de canaux pour trouver une solution, explique Jia Zhangke. Les Chinois se rendent compte qu'il faut une société moderne, de citoyens, avec plus d'égalité et de démocratie. »

« Il y a une continuité avec ses autres films, et puis une certaine maturité », estime Yu Likwai. « C'est un film qui est dans sa tête depuis des années. Et il a pensé que c'était le moment de le faire », poursuit le Hongkongais, lui-même cinéaste.

Contre toute attente, le Bureau du film, qui a visé *Tian Zhu Ding* afin de l'autoriser à être présenté à Cannes, n'a pour l'instant rien trouvé à redire. Jia Zhangke espère que son film « incitera d'autres cinéastes en Chine à aborder ces sujets tabous et la dimension humaine de ces situations ». ■



Jia Zhangke s'est inspiré de faits divers pour écrire son dernier film.

PHILIPPE QUAISSÉ / PASCO

## « Charulata », une déflagration de sensualité retenue

Chef-d'œuvre du cinéma d'auteur indien, le film de Satyajit Ray est présenté à Cannes Classics, dans une version restaurée

L'édition 2012 du Festival a marqué le grand retour du cinéma indien à Cannes, avec, fait rarissime, trois films d'auteur qui se répartirent entre Un certain regard (*Miss Lovely*, d'Ashim Ahluwalia), Quinzaine des réalisateurs (*Gangs of Wasseypur*, d'Anurag Kashyap) et Semaine de la critique (*Peddlers*, de Vasana Bala). La célébration, cette année, du centenaire du cinéma indien – on date du 21 avril 1913 la projection du premier long-métrage indien, *Raja Harishchandra*, produit et réalisé par Dhundiraj Govind Phalke – aura incité les sélectionneurs à maintenir le projecteur braqué sur la timide résurrection de ce cinéma d'auteur dans une industrie Bollywoodienne qui est pourtant la plus prolifique du monde.

Quatre nouveaux longs-métrages sont attendus cette année. En sélection officielle : *Monsoon Shootout*, d'Amit Kumar, un polar en séance de minuit, ainsi que le collectif *Bombay Talkies*, réalisé en hommage à ce centenaire. *The Lunchbox*, de Ritesh Batra, un premier long-métrage, sera découvert durant la Semaine de la critique. Quant à Anurag Kashyap, auteur du en 2012 du feuilletonnesque et sanglant *Gangs of Wasseypur*, il montre son nouveau thriller, *Ugly*, à la Quinzaine des réali-

sateurs, où les fans l'attendent déjà de pied ferme.

Quitter le domaine de la prospective reste le plus sûr moyen d'établir que le plus beau film indien de Cannes 2013 s'intitulera *Charulata*. Aucun mérite, puisque le film est signé Satyajit Ray, qu'il a été réalisé en 1964, et qu'on le considère comme un des sommets de son œuvre. Le voici res-

Ray braque sa caméra sur la belle captive au regard noir, Madhabi Mukherjee

tauré et programmé dans la section Cannes Classics, consacrée au patrimoine, de telle sorte que le Festival, qui a la mémoire longue des augustes institutions, le rattrape un demi-siècle après l'avoir laissé filer pour Berlin, où il obtint un Ours d'argent.

La programmation d'un film de Ray – grand admirateur de Renoir et de Rossellini, et réalisateur indien le plus reconnu

hors de ses frontières – renvoie à une époque où le cinéma d'auteur indien proposait encore une alternative florissante aux canons de l'industrie Bollywoodienne.

Le film est adapté d'un roman sorti en 1901, signé de Rabindranath Tagore, principale figure de la renaissance bengalienne. Le cinéaste partage avec l'écrivain un humanisme progressiste et un sens du lyrisme qui s'exprime dès son premier long-métrage, *Pather Panchali* (1955). *Charulata* s'inscrit dans une période au cours de laquelle Ray signe quelques magnifiques portraits de femmes de la moyenne bourgeoisie urbaine, se débattant entre aliénation et émancipation. C'est ici une histoire d'amour impossible qui déchire l'héroïne, Charulata, entre l'abandon où la confine son mari, un riche héritier fêru de politique entièrement dévoué à la création d'un journal, et le cousin de ce dernier, un jeune écrivain dilettante qui exerce sur elle un charme irrésistible.

La capacité de suggérer des mondes intérieurs à partir d'un huis clos où aucune action n'est jamais consommée est sans doute ce qui frappe le plus dans ce film. À côté de son acteur fétiche, Soumitra Chatterjee, dans le rôle du folâtre cousin Amal, Ray braque sa caméra sur la belle captive



au regard noir, Madhabi Mukherjee, transformant la moindre de ses expressions en une déflagration de sensualité retenue. La vedette Bollywoodienne, Vidya Balan, membre cette année du jury officiel, le sait bien, elle qui rendit un hommage explicite à son illustre devancière dans le film *Parineeta* (2005). ■

JACQUES MANDELBAUM

Soumitra Chatterjee et Madhabi Mukherjee dans « Charulata », (1964), réalisé par Satyajit Ray.

R. D. BANSAL/THE KOBAL COLLECTION

# Autoportrait d'un nomade monogame

Avec « Un voyageur », montré à la Quinzaine des réalisateurs, Marcel Ophuls rompt dix-sept ans de silence par une promenade dans ses souvenirs



**Marcel Ophuls, chez lui, à Lucq-de-Béarn (Pyrénées-Atlantiques).**

CÉDRIC PASQUINI/REA  
POUR « LE MONDE »

*coup d'années, j'ai 85 ans, vous comprenez... J'aimerais mettre en scène L'esprit s'amuse (Blithe Spirit), de Noël Coward. C'est l'histoire d'un type qui est persécuté par le fantôme de sa femme. J'aimerais bien confier le rôle de la voyante, M<sup>me</sup> Arcati, à Jeanne Moreau. C'est un rôle formidable. Et puis, sinon, j'aimerais aussi faire un autre film sur les dernières années de la vie de Lubitsch. Jeanne Moreau jouerait le rôle de sa secrétaire.*

On lui fait remarquer qu'on est loin, très loin, du Chagrin et la Pitié, de The Harvest of My Lai, de The Memory of Justice ou encore d'Hôtel Terminus : Klaus Barbie, sa vie et son temps ; que dans Un voyageur, on ne trouve nulle réflexion sur le cinéma contemporain ; que les jeunes d'aujourd'hui n'ont aucune idée de l'importance historique de ses films. Il nous coupe : « Ça aurait été d'un ennui ! Vous imaginez ? Une dissertation sur mes films... Cela dit, je suis catégoriquement contre cette idée de supprimer l'enseignement de la chronologie de l'histoire à l'école. Comment voulez-vous que les jeunes aient le sens de l'histoire si on ne le leur enseigne pas ? »

Au début d'Un voyageur, Marcel Ophuls interroge quelques personnes à la terrasse d'un café : « Aimez-vous la France ? » Aujourd'hui, il répond : « Profondément. Je l'aime profondément. C'est le plus beau pays du monde. Malgré cette immense déprime, presque inexplicable, dans laquelle nous sommes tous plongés, ça reste le plus beau pays du monde et, Paris, la plus belle ville du monde. »

Marcel Ophuls, « fils Ophuls » et amoureux de la France, qui aime à répéter cette phrase de Frederick Wiseman à propos du montage : « Tout est une question de choix », et qui brandit fièrement cette maxime de Groucho Marx dans Plumes de cheval (Horse Feathers) : « Whatever It Is, I'm Against It » (« quoi qu'il en soit, je suis contre »). Bon retour au pays du cinéma, Monsieur Ophuls ! Vous nous avez manqué. ■

FRANCK NOUCHI

**V**oilà bientôt dix-neuf ans que l'on était sans nouvelles de Marcel Ophuls. Depuis Veillées d'armes (1994), l'auteur du Chagrin et la Pitié n'avait pas réalisé de film. On l'imaginait reclus à tout jamais, solitaire et triste, dans son « petit pavillon de banlieue » de Lucq-de-Béarn (Pyrénées-Atlantiques), et le voici de retour à Cannes, à la Quinzaine des réalisateurs, avec Un voyageur, un film plein de vie sous forme de Mémoires filmés. « Une résurrection », se réjouit sa monteuse, Sophie Brunet.

Au téléphone depuis les Pyrénées, Marcel Ophuls n'a rien perdu de son humour. « Veillées d'armes avait été un bide. J'avais toute la matière pour faire une troisième partie mais, pour des tas de raisons, je n'y suis pas arrivé. C'est dommage, je pense que j'avais gardé le meilleur dans mes rushes. Il faut dire que je m'y étais très mal pris en envoyant des lettres odieuses à mon ami et protecteur Bertrand Tavernier. Résultat : j'ai perdu son amitié et j'ai foutu le camp dans les Pyrénées. C'était une mauvaise idée, j'aurais dû enchaîner sur autre chose. Il faut savoir tourner la page... Je suis content que tout cela soit enfin terminé, j'ai l'impression de revenir à la surface. »

Cette troisième partie de Veillées d'armes – un film passionnant sur le métier de reporter de guerre qu'il avait tourné durant la guerre de Bosnie –, nous ne la verrons pas, mais c'est comme s'il l'avait déjà montée dans sa tête. « On commencerait de manière assez drôle à la conférence de paix d'Athènes en 1993. On y verrait John Burns, le journaliste du New York Times que l'on suivait dans Veillées d'armes à Sarajevo, expliquer pourquoi les reporters de guerre ne sont que les spectateurs au premier rang du cirque romain... » De sa voix chaleureuse, intacte malgré les années, on sent Ophuls prêt à disséquer les moindres séquences de ce film virtuel.

Dix-neuf ans plus tard, donc, place à Un voyageur. « Ce sont des Mémoires filmés. Je ne me tiens pas pour un écrivain, vous savez. Tout ce qui dépasse une dizaine de pages m'effraie. Ecrire est un travail terriblement solitaire. J'ai un contrat avec Calmann-Lévy, j'essaie, mais je n'y arrive pas. Alors, à un moment, je me suis dit que mieux valait faire ce que je maîtrise le mieux. Une caméra à la place d'un stylo. » L'envie du film viendra d'un jeune documentariste, Vincent Jaglin. Rendant visite à Ophuls dans les Pyrénées, il le convainc de participer à des entretiens filmés ; trouve un producteur ; et part en voyage avec lui muni d'une caméra.

« C'était une fuite devant l'écriture, devant la machine à traitement de texte, rigole Ophuls. Et, en plus, c'était amusant. Pas de nazis, pas de témoins horribles à interviewer, juste des amis, des gens que j'ai eu le privilège de connaître tout au long de ma vie. » « Il y a dans ce film à la fois une formidable envie de vivre et une immense énergie du désespoir, résume Sophie Brunet. On avait d'ailleurs pensé à deux autres titres : Come Back et Staying Alive. »

Ophuls est donc vivant. Bon vivant même tant sa

joie de vivre et sa tendresse sont communicatives.

« C'est un film sur l'amitié, et aussi un film d'amour pour ma femme, Régine, même si elle a foutu le camp [après deux scènes de violence conjugale qu'Ophuls décrit dans le film, elle est partie vivre en Normandie]. C'est Léon, mon chien, qui la remplace. Vous noterez mon côté monogame, contrairement à mon papa, qui était un grand séducteur. » On lui suggère qu'Un voyageur est, aussi, une déclaration d'amour à son père, le grand Max Ophuls, réalisateur de La Ronde ou du Plaisir, né en Allemagne, passé par les Etats-Unis, enterré en France. Il rétorque : « Et alors ? C'est un énorme privilège pour moi d'avoir eu un père comme mon papa. Les psychologues peuvent passer leur chemin. Non seulement je ne le haïssais pas, mais je l'aimais. »

Autre personnage central d'Un voyageur, François Truffaut. « Je lui dois tout. Il n'a jamais cessé de me protéger, de s'occuper de moi. C'était mon meilleur ami. Il avait une expérience de la vie que je n'avais absolument pas. Vous savez, sans lui, Le Chagrin et la Pitié ne

**« "Un voyageur", c'est un film sur l'amitié, et aussi un film d'amour pour ma femme, Régine, même si elle a foutu le camp. C'est Léon, mon chien, qui la remplace »**

serait jamais sorti en salles. L'Amour à 20 ans, ce film à sketches dans lequel on peut voir le merveilleux Antoine et Colette, de Truffaut, c'est pour moi que François l'a fait... François avait des problèmes de paternité, il cherchait tout le temps des pères. Après sa rencontre avec Max Ophuls, je suis devenu un peu comme son frère. Il était de loin le meilleur cinéaste de la Nouvelle Vague. Le plus généreux. Celui qui avait le plus de cœur. Le plus ouvert à la vie, le plus ouvert aux autres. »

Film kaléidoscope, entrecoupé d'interviews de proches (Jeanne Moreau, Elliott Erwitt, Frederick Wiseman...), d'archives, de dessins de Régine, et de maints extraits de films (de Max et de Marcel Ophuls, de grands auteurs du cinéma américain et du cinéma français), Un voyageur est avant tout un voyage en forme de film d'apprentissage. Donnant parfois le sentiment d'avoir été bricolé, c'est, aussi, une déclaration d'amour au cinéma. « Vous savez, dit Ophuls, je n'aime pas beaucoup le documentaire. Je me sens prisonnier de ce genre que je considère comme mineur. J'aimerais tellement revenir à la fiction, retrouver le plaisir de diriger des acteurs. Mais c'est difficile, je suis tellement catégorisé... »

Des projets pour plus tard, après Cannes ? « Le théâtre, avant toute chose. Du théâtre filmé, pour la télévision. A condition de trouver le pognon. C'est si dur en ce moment, avec cette crise... Mais il ne me reste plus beau-

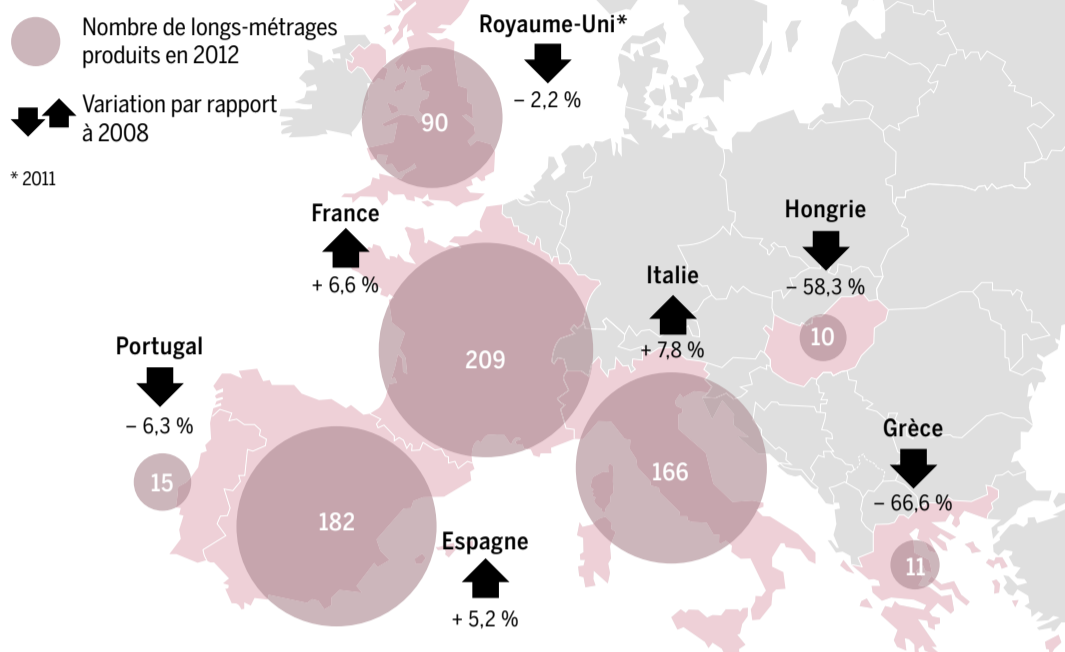
EXPOSITION  
**MUSIQUE & CINÉMA**  
DU 19 MARS AU 18 AOÛT 2013  
Cité de la musique  
www.citedelamusique.fr | 01 44 84 44 84



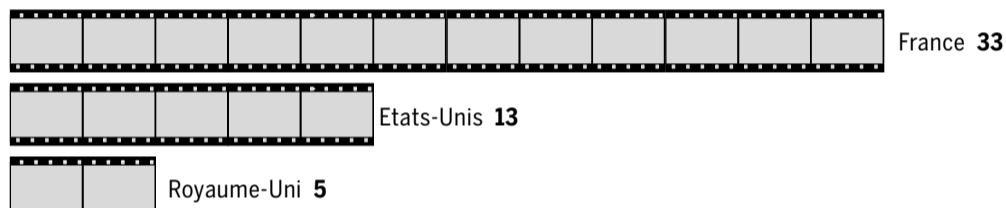
# Tour d'Europe des cinémas fauchés, mais toujours debout

Face à la crise, aux fermetures de salles, au désengagement de l'Etat et des chaînes de télévision, des stratégies de survie s'élaborent, de Lisbonne à Budapest

## La France, moteur du cinéma européen



LES TROIS PAYS LES PLUS REPRÉSENTÉS AU FESTIVAL DE CANNES 2013 selon la nationalité de production\*\* comptent pour 67 % des 76 films en compétition



\*\*Longs-métrages sélectionnés à la Compétition officielle, à Un certain regard, à la Quinzaine des réalisateurs, à la Semaine de la critique et à l'ACID  
SOURCE : LE MONDE

CLARISSE FABRE  
AVEC SANDRINE MOREL (À MADRID), JOËLLE STOLZ (À VIENNE) ET ALAIN SALLES (À ATHÈNES)

Quelques étoiles filantes émailleront le ciel cannois, venues de contrées (Espagne, Portugal, Hongrie...) où le cinéma tient encore debout, par on ne sait quel miracle. Ces films ne sont pas «nés sous une bonne étoile», pour reprendre le slogan d'une chaîne cinéophile, mais sur la paille de nations sinistrées. Des pays voisins du nôtre, où le cinéma est broyé par les difficultés économiques et les arbitrages politiques – victime, en somme, de la crise que traverse actuellement l'Europe.

Parmi ces miraculés, un seul viendra d'Espagne : le documentaire *Con la pata quebrada*, de Diego Galan, présenté à Cannes Classics. Les bons

chiffres de la production masquent une actualité morose : récemment, le président de l'Académie du cinéma espagnol, Enrique Gonzalez Macho, a annoncé la fermeture de sa société Alta Films, l'une des rares à acheter et à distribuer des films d'auteur en version originale, ainsi que de 80 % de ses salles, les cinémas Renoir – il ne lui en reste plus qu'une vingtaine... Le nombre de tournages est d'ailleurs en baisse dans le pays depuis 2012.

Chez le voisin portugais, la situation est à peine plus reluisante. Le seul film portugais à Cannes – à la Quinzaine des réalisateurs – est le court-métrage de Joao Nicolau, *Gambozinos*, fièrement soutenu par Luis Urbano et sa société lisboète O Som e a Furia, qui commence à faire du bruit. Luis Urbano est le producteur des deux premiers longs-métrages de Miguel Gomes, *Ce cher mois d'août* (2008) et *Tabou* (2012), qui a rencontré un succès critique et un public conséquent en

France. Si Miguel Gomes sera présent sur la Croisette, en tant que président du jury de la Semaine de la critique, cette reconnaissance n'augure hélas pas de lendemains meilleurs. Il y a un an, dans l'attente d'une loi sur le financement du cinéma, Luis Urbano avait lancé une pétition en forme d'ultimatum au gouvernement (*Le Monde* du 16 mai 2012). Joint par téléphone, il résume la situation : « La loi est finalement entrée en vigueur en octobre 2012, mais elle est encore trop floue. De ce fait, je ne peux pas finaliser le budget du prochain film de Miguel Gomes, Les Mille et Une Nuits. » Shéhérazade y racontera la crise au Portugal : la boucle est bouclée...

Pour Joao Salaviza, le budget est presque bouclé. Le jeune Lisboète, auteur de deux courts remarquables, l'un primé à Cannes en 2010 (*Arena*), l'autre à Berlin en 2012 (*Rafah*), fait partie des rares cinéastes portugais qui bénéficieront de l'argent public cette année. Le tournage de son premier long, *Montanha*, devrait commencer cet été. Il décrit un paysage inquiétant : « Des chaînes privées refusent de financer le cinéma. Un patron a même menacé de licencier s'il devait appliquer les nouvelles règles. Pourtant, la télé câblée se porte bien chez nous. Les gens achètent des écrans et passent beaucoup de temps devant. Surtout quand ils sont au chômage. »

Le petit écran est un symptôme de la déprime ambiante. En Grèce, qui brillera cette année par son absence à Cannes, les séries turques envahissent les programmes. « La place est libre : les tournages diminuent en Grèce et les techniciens se retrouvent sans travail », explique Michel Demopoulos, de passage à Paris. Sorte de « M. Cinéma », Michel Demopoulos a créé la revue culte *Synchronos* (de 1975 à 1982) et dirigé le Festival international de Thessalonique de 1991 à 2005. Il évoque les films grecs refusés à Cannes, ou ce cinéaste hellène parti à Berlin tourner des séries... Mais il est tout sauf défaitiste : « La nouvelle génération essaie de trouver de l'argent ailleurs, court les forums de coproduction... »

L'autre quête du Graal consiste à décrocher l'argent du mécène Christos V. Konstantakopoulos, « issu d'une famille d'armateurs du Péloponnèse », précise-t-il. Parmi ses trophées figure *Attenberg* (2011), de la réalisatrice Athina Rachel Tsigari, emblème de la nouvelle vague grecque.

Nul doute que Georgis Grigorakis ira frapper à la porte de Konstantakopoulos. « C'est notre seul espoir privé », confirme le réalisateur de *45 Degrés*, une fiction fulgurante sur Athènes en crise, montrée au Festival du court-métrage de Clermont-Ferrand. Grigorakis prépare un long prolongeant la matière de *45 Degrés*. Son réalisateur fétiche, dit-il, « c'est Béla Tarr, mais vu la situation, je ne peux pas faire des films comme lui ».

Béla Tarr ne tourne plus. Le réalisateur du *Che-*

*val de Turin*, Ours d'argent à Berlin en 2011, est devenu une sorte de vigie en Hongrie. Depuis 2011, les aides publiques au cinéma ont été revues sous l'égide d'Andrew G. Vajna, producteur de *Rambo* et de *Terminator*, nommé par le gouvernement de Viktor Orban. La profession est à vif. L'une des seules bonnes nouvelles est la sélection, à la Quinzaine des réalisateurs, du court-métrage *Soft Rain*, de Dénes Nagy. En février, la Semaine du film hongrois n'a pas eu lieu. Son organisateur, qui n'est autre que Béla Tarr, ne décolerait pas : « Nous n'avons rien à montrer ! » Un peu de patience, plaide la responsable du fonds national pour le film hongrois, Agnes Havas. « En 2013, nous avons 18 longs-métrages en production. Trois ou quatre sont des films commerciaux, mais les autres sont des films d'auteur », déclare-t-elle. Depuis Sarajevo, où il enseigne à l'Académie du film, Béla Tarr « conti-

« La télé câblée se porte bien chez nous. Les gens achètent des écrans et passent beaucoup de temps devant. Surtout quand ils sont au chômage »

JOAO SALAVIZA  
cinéaste portugais

nue de résister » : « Je ne juge pas les réalisateurs qui acceptent l'argent du fonds hongrois, mais je ne veux pas y participer ! »

L'un d'eux se nomme György Palfi. Il est l'auteur de *Taxidermia*, présenté à Cannes, en 2006, dans la section Un certain regard. En 2012, à Budapest, le trentenaire dévoilait un projet fou, *Final Cut – Mesdames & Messieurs* : un film né de la dèche, fabriqué avec des extraits de films de l'histoire du cinéma, qui racontait avec brio une histoire d'amour. Ce film a tourné dans de nombreux festivals, jusqu'à celui d'Alès, en mars 2013. Nous avons rencontré György Palfi, en 2012, dans l'atmosphère militante de Budapest. Attendons de voir, disait-il. L'une des craintes, c'est ce fameux « droit de regard sur la version finale », sorte de *final cut*, que se réserve le fonds hongrois, dès lors qu'un film reçoit plus de 500 000 euros de soutien. Une deuxième version, testée par des *focus groups*, peut être demandée en cas de désaccord avec les coproducteurs... Nous n'avons pu joindre György Palfi. Mais faisons le souhait, en ce cher mois de mai, que l'auteur de *Final Cut* aura son mot à dire sur le montage définitif. ■

## Toni Servillo, d'une baie l'autre, d'un plateau l'autre

Homme de théâtre napolitain, farouchement attaché au théâtre, l'acteur est pour la quatrième fois en compétition à Cannes

Le lundi 20 mai au matin, Toni Servillo quittera Rome pour Cannes sans scrupule : les théâtres romains font relâche le lundi. Le mardi soir, puisqu'il foulera le tapis rouge du Palais des festivals, pour la projection officielle de *La Grande Bellezza*, de Paolo Sorrentino, dont il est l'interprète principal, la représentation de *Le Voci di Dentro*, d'Eduardo de Filippo, sera reportée. Et le mercredi matin, il reprendra l'avion pour être sur scène le soir même. Ces acrobaties d'emploi du temps le ravissent. Elles lui permettent « de témoigner de (son) engagement pour le théâtre », comme il le dit en riant depuis Caserte, où il vit.

Le cinéma n'existe que dans les interstices de la vie de Toni Servillo, homme de scène : « J'ai créé *Le Voci di Dentro* en mars à Marseille, je l'ai joué un mois à Milan, un autre à Rome. En octobre, je me mettrai au travail sur un autre texte et je le jouerai jusqu'en mai, en espérant qu'un beau projet de cinéma se présentera pour l'été. »

C'est un peu difficile à croire pour qui suit la production du cinéma italien. Ces derniers mois, on l'a vu dans *Mon père va me tuer*, de Daniele Cipri, *La Belle Endormie*, de Marco Bellocchio, tous deux pré-



Toni Servillo dans « La Grande Bellezza », de Paolo Sorrentino.

GIANNI FIORITO

sentés à Venise, et maintenant dans *La Grande Bellezza* (la grande beauté), qui sera en compétition à Cannes. Il y a cinq ans, Servillo est resté un peu plus longtemps sur la Croisette : il interprétait deux films, *Il Divo*, de Sorrentino, dans lequel il donnait une interprétation burlesque et inquiétante du défunt président du conseil Giulio Andreotti, et *Gomorra*, de Matteo Garrone, pour lequel il avait inventé un fascinant petit fonctionnaire de la Camorra. Le Festival avait pris conscience de son existence en le découvrant en 2004 dans *Les Conséquences de l'amour*, le premier film de Sorrentino retenu en compétition.

L'histoire de l'acteur Toni Servillo a commencé bien plus tôt, dans la province de Naples, où il est né en 1959. « Pour un acteur, vivre à Naples, c'est comme habiter dans une « Comédie-Française » en plein air », dit-il. Fondateur de la troupe Teatri Uniti, il y a travaillé avec Mario Martone, qui s'est découvert une vocation de cinéaste. Toni Servillo s'est ainsi retrouvé devant une caméra, juste avant que Sorrentino ne vienne le chercher pour son premier long-métrage, *L'Uomo in piu*, dans lequel il incarnait un chanteur de

variétés qui écoute la Campanie. Encore une fois, dans *La Grande Bellezza*, son personnage, Jap Gambardella, est un Napolitain, exilé à Rome, dont il observe la haute société avec une attitude propre à ses concitoyens qu'il définit ainsi : « La capacité de s'abandonner à une passion tout en prenant aussitôt de la distance. Nous parlons des choses par allusion, un Romain serait plus cru que mon personnage dans la description de la ville. »

L'essence napolitaine de Toni Servillo ne lui interdit pas de s'éloigner de son Sud natal. Dans *La Belle Endormie*, il jouait un politicien originaire du Nord ; au théâtre, il a monté Molière et Marivaux. Il est aussi un acteur citoyen et assume le portrait sans pitié qu'il a tiré de l'Italie contemporaine à travers ses rôles au cinéma : « quand on verra ces films à la suite – *Il Divo*, *Gomorra*, *Mon père va me tuer*, *La Belle Endormie* –, on aura un bon morceau de l'histoire de l'Italie, à travers les pouvoirs politiques, financier et criminel, estime-t-il. Mais je veux alimenter l'espoir, ajoute-t-il aussitôt. Même en dénonçant. Sinon je ne lèverais pas le rideau tous les soirs. » ■

THOMAS SOTINEL

# Les épreuves contre la montre d'Abdel Kechiche

Malgré une durée fleuve, « La Vie d'Adèle » s'est retrouvé in extremis en Sélection officielle. Ce n'est pas la première fois que le cinéaste joue ainsi avec le chrono

CLARISSE FABRE  
ET AURELIANO TONET

**L**a Vie d'Adèle sera bel et bien le premier des cinq longs-métrages d'Abdellatif Kechiche à être dévoilé sur la Croisette. Mais il s'en est fallu de peu pour que le Franco-Tunisien ne manque, une nouvelle fois, la montée des marches. Une affaire de jours, d'heures, de minutes. « J'ai vu le film l'avant-veille du jour où j'ai annoncé aux médias la sélection officielle, confie Thierry Frémaux, le délégué général du Festival de Cannes. Sa durée était alors de 3h 07. Le lendemain de la conférence de presse, j'ai déjeuné, pour la première fois de ma vie, avec Abdellatif. Je l'ai trouvé ouvert, disponible. Il s'est engagé à couper son film d'un bon quart d'heure d'ici à la projection en compétition, à Cannes. Je lui fais entièrement confiance. »

De l'aveu du programmateur, la sélection de La Vie d'Adèle permet de « réparer un épisode malheureux ». En 2007, le comité de sélection avait refusé La Graine et le Mulet, du même Kechiche. « On nous en avait montré une version inachevée, très longue, se défend Frémaux. Il était dans l'intérêt du film de ne pas l'exposer sous cette forme à Cannes. Kechiche a d'ailleurs beaucoup coupé le film par la suite. En compa-

**« Abdellatif connaît  
tous les métiers,  
tous les matériels,  
il sait tout faire.  
Il n'en dort pas,  
il a perdu quinze kilos  
depuis le début  
du tournage »**

BRAHIM CHIOUA  
producteur de « La Vie d'Adèle »

raison, La Vie d'Adèle, malgré sa durée, m'a paru nettement plus "monté". Moins de plans séquences, plus de coupes et de rythme. Même dans son état actuel, le film est déjà là. »

Le patron du Festival a l'habitude de visionner des films en chantier, non étalonnés, non mixés, sans sous-titres ni générique. Mais plus rares sont ceux dont le montage n'est pas définitif : « Kechiche fait partie des grands cinéastes monteurs, comme Terrence Malick ou Wong Kar-wai. Ils disposent d'une quantité folle de rushes, et réécrivent totalement leur film au montage. A la manière d'un peintre, ils peaufinent leur toile jusqu'au dernier moment, ajoutant ici une touche de bleu, effaçant là une teinte de rouge. »

Atelier secret que celui du peintre Kechiche. Il suffit de laisser un message à la demi-douzaine de monteurs qui travaillent ou ont travaillé sur La Vie d'Adèle pour s'entendre répondre, une heure plus tard, que « l'entretien ne sera pas possible ». Rien ne doit filtrer des derniers jours de montage de ce drame lesbien, adapté du roman graphique Le bleu est une couleur chaude, de Julie Maroh, avec Léa Seydoux et Adèle Exarchopoulos. Le cinéaste a donné la consigne : éviter les journalistes en cette période hautement sensible. Impossible, de même, de venir dans les locaux des Quat'Sous, la société du réalisateur, installée dans le quartier de Belleville, à Paris.

De toute façon, les monteurs ne travaillent pas tous là. Certains sont chez eux, d'autres dans des salles de montage environnantes, tandis que l'auteur de L'Esquive, insomniaque, boit café sur café dans un troquet du quartier. C'est une véritable usine, ou plutôt « une usine à gaz », plaisante gentiment un proche. Chacun a un morceau du film à traiter, même si l'équipe échange sur l'ensemble de l'œuvre, et doit « inventer ». Côté horaires, on tutoie les quatre-huit. C'est épuisant, mais « très stimulant ».

Ce n'est pas nouveau : depuis ses débuts, Abdellatif Kechiche tourne sans compter. Le numérique arrivant, le cinéaste, aujourd'hui âgé de 52 ans, s'est senti encore plus libre d'explorer tous les ressorts de ses scénarios. Il a pu user, aussi, quelques collaborateurs. Jean-Fran-

çois Lepetit a essayé les plâtres. Il a d'abord connu Kechiche acteur, puis a produit son premier long-métrage, La Faute à Voltaire. A l'entendre, il est tombé par terre, a eu du mal à se relever. « J'aime beaucoup le travail d'Abdellatif. Mais je préfère cent fois payer ma place pour aller voir ses films, plutôt que d'avoir affaire à lui. Je travaille dans la production depuis trente ans. Avec Abdel, je n'ai jamais vécu quelque chose d'aussi douloureux », explique le producteur de Sous le soleil de Satan, de Maurice Pialat, et de La Jeune Fille et la mort, de Roman Polanski. Jean-François Lepetit résume : « C'était compliqué à tous les niveaux. Abdel, c'est un roman. C'est un excellent directeur d'acteurs, il noue avec eux une forte complicité. Il a fait des plans séquences, très beaux, mais on s'est retrouvés avec un film de trois heures. Quand je lui suggérais de couper, il me disait : "Toi, tu es imbu de la culture des films américains." Le tournage avait eu lieu en mai-juin 1999, et le temps passait. Sa compagne était stagiaire monteuse sur le film. Le soir, il défaisait avec elle ce que la chef monteuse avait fait le jour. On a raté le Festival de Berlin en février 2000, puis celui Cannes en mai. Quand le patron de la Mostra de Venise lui a dit : "On prend si le film est coupé", il s'est résolu à accepter. »

L'aventure a connu une – provisoire – happy end, avec le Lion d'or et le Prix de la jeunesse à la Mostra, en 2000. « Mais, de retour à Paris, Abdel

m'a dit qu'il voulait revoir le film... Il n'en était pas question ! Abdel a fait un référé en justice pour m'empêcher de le sortir en salles. Il a fini par lâcher prise », ajoute le producteur, qui préfère ne pas s'étendre sur les détails.

A plus grande échelle – les succès massifs de L'Esquive en 2004 et de La Graine et le Mulet en 2007 ayant permis à Kechiche de travailler avec un budget supérieur à 10 millions d'euros –, la confection de Vénus noire, sorti en 2010, a connu un processus similaire. « Dans sa jeunesse, d'un point de vue tant professionnel que personnel, Abdel a souffert de discrimination, de vraies injustices, précise l'un des collaborateurs du film. Il a gardé de ces expériences une grande méfiance vis-à-vis de l'autorité. De fait, chaque étape de la fabrication de Vénus noire a été émaillée de rapports de force éprouvants avec une partie de l'équipe. Sur le plateau de tournage, comme dans la salle de montage, Abdel agit par incantation : il attend que la bonne prise surgisse, que les bonnes coupes adviennent, que la magie opère. D'où la multiplication des rushes, des versions... Et l'explosion des coûts et des délais. »

Directeur général de la société Wild Bunch, producteur et distributeur de La Vie d'Adèle, Brahim Chioua n'ignore ni cette histoire ni les autres. « Avec Abdellatif, ça s'est passé de manière assez sereine, même si ce n'est jamais le calme

plat avec un cinéaste. Ce serait d'ailleurs inquiétant..., s'amuse-t-il au téléphone. Il est têtu, mais il écoute. Même si le plus souvent il n'intègre pas ce qu'on lui dit. » Durant la production, les discussions s'étirent, souvent, s'éternisent, parfois. Brahim Chioua décrit un homme-orchestre surprenant : « Il connaît tous les métiers, tous les matériels, il sait tout faire, la réalisation, le cadrage, le montage, l'étalonnage. Il n'en dort pas, il a perdu quinze kilos depuis le début du tournage. »

En soi, la longueur du film n'a « jamais été un problème », souligne le patron de Wild Bunch. « Abdellatif est quelqu'un qui a besoin de temps pour s'exprimer. Il réalise plusieurs versions des scènes, prévoit des bifurcations pour certains personnages. C'est au montage qu'il trouve son film. Mais il est aussi coproducteur de La Vie d'Adèle. Il sait qu'il doit donner envie aux spectateurs d'aller voir le film. » Le tournage, d'avril à juillet 2012, à Lille et dans le nord de la France, a été ralenti par les mauvais temps. Le budget initial de 4 millions d'euros a été « légèrement dépassé ». Et l'équipe de monteurs, tel Sisyphe avec son rocher, s'est retrouvée avec 750 heures de rushes. « Kechiche pourrait faire trois ou quatre films différents avec toute la matière qu'il a accumulée », conclut, pensif, Brahim Chioua. De quoi revenir, en somme, dès 2014 sur la Croisette. ■



LEA CRESPI / PASCO

# Le programme du 66<sup>e</sup> Festival de Cannes

## LA SÉLECTION OFFICIELLE EN COMPÉTITION

**Un château en Italie**  
de Valeria Bruni Tedeschi (France-Italie).  
**Inside Llewyn Davis**  
d'Ethan et Joel Coen (Etats-Unis).



**Michael Kohlhaas**  
d'Arnaud des Pallières (France).  
**Jimmy P. (Psychothérapie d'un Indien des plaines)**  
d'Arnaud Desplechin (France).

**Heli**  
d'Amat Escalante (Mexique).  
**Le Passé**  
d'Asghar Farhadi (France-Iran).  
**The Immigrant**  
de James Gray (Etats-Unis).  
**Grigris**  
de Mahamat-Saleh Haroun (Tchad-France).  
**Only Lovers Left Alive**  
de Jim Jarmusch (Etats-Unis - Grande-Bretagne).  
**Tian Zhu Ding**  
(A Touch of Sin)  
de Jia Zhangke (Chine).  
**La Vie d'Adèle**  
d'Abdellatif Kechiche (France).  
**Soshite Chichi Ni Naru**  
(Tel père, tel fils)  
d'Hirokazu Kore-Eda (Japon).  
**Wara No Tate**  
(Shield of Straw)  
de Takashi Miike (Japon).  
**Jeune & jolie**  
de François Ozon (France).  
**Nebraska**

d'Alexander Payne (Etats-Unis).  
**La Vénus à la fourrure**  
de Roman Polanski (France).  
**Behind the Candelabra**  
(Ma vie avec Liberace)  
de Steven Soderbergh (Etats-Unis).  
**La Grande Bellezza**  
de Paolo Sorrentino (Italie).  
**Borgman**  
d'Alex Van Warmerdam (Pays-Bas).  
**Only God Forgives**  
de Nicolas Winding Refn (Danemark-France).

## HORS COMPÉTITION

**Film d'ouverture**  
**The Great Gatsby**  
de Baz Luhrmann (Etats-Unis - Australie).

**Film de clôture**  
**Zulu**  
de Jérôme Salle (France).

**Séances de minuit**  
**Monsoon Shootout**  
1<sup>er</sup> film d'Amit Kumar (Inde).  
**Blind Detective**  
de Johnnie To (Hongkong).  
**Séances spéciales**  
**Muhammad Ali's Greatest Fight**  
de Stephen Frears (Royaume-Uni - Etats-Unis).  
**Stop the Pounding Heart**  
de Roberto Minervini (Italie - Etats-Unis).  
**Week-End of a Champion**  
de Frank Simon (Royaume-Uni).  
**Seduced and Abandoned**  
de James Toback (Etats-Unis).  
**Et aussi...**  
**Blood Ties**  
de Guillaume Canet (France - Etats-Unis).  
**All Is Lost**  
de J.-C. Chandor (Etats-Unis).  
**Le Dernier des injustes**  
de Claude Lanzmann (France).



**La danza de la realidad**  
d'Alejandro Jodorowsky (Chili).  
**Até ver a luz**  
de Basil da Cunha (Portugal-Suisse).  
**Henri**  
de Yolande Moreau (France).  
**Ilo ilo**  
d'Anthony Chen (Singapour).  
**Jodorowsky's Dune**  
de Frank Pavich (Etats-Unis - France).  
**L'Escale**  
de Kaveh Bakhtiari (Suisse - France).  
**La Fille du 14 juillet**  
d'Antonin Peretjatko (France).

## UN CERTAIN REGARD

**The Bling Ring**  
(film d'ouverture)  
de Sofia Coppola (Etats-Unis).  
**Omar**  
d'Hany Abu-Assad (Palestine).  
**Death March**  
d'Adolfo Alix Jr. (Philippines-Japon).  
**Fruitvale Station**  
1<sup>er</sup> film de Ryan Coogler (Etats-Unis).  
**Les Salauds**  
de Claire Denis (France).



**Norte, Hangganan ng Kasaysayan**  
de Lav Diaz (Philippines).  
**As I Lay Dying**  
de James Franco (Etats-Unis).  
**Tore Tanzt**  
(Résurrection) 1<sup>er</sup> film de Katrin Gebbe (Allemagne).  
**Miele**  
1<sup>er</sup> film de Valeria Golino (Italie).  
**L'Inconnu du lac**  
d'Alain Guiraudie (France).  
**Bends**  
1<sup>er</sup> film de Flora Lau (Hongkong).  
**L'Image manquante**  
de Rithy Panh (Cambodge-France).  
**Wakolda**  
de Lucia Puenzo (Argentine-France).  
**La Jaula de Oro**  
1<sup>er</sup> film de Diego Quemada-Diez (Mexique).  
**Anonymous**  
(Iran).  
**Sarah préfère la course**  
1<sup>er</sup> film de Chloé Robichaud (Canada).  
**My Sweet Pepper Land**  
d'Hiner Saleem (France-Irak).  
**Grand Central**  
de Rebecca Zlotowski (France).



## QUINZAINE DES RÉALISATEURS

**El verano de los peces Voladores**  
de Marcela Said (Chili).  
**A Strange Course of Events**  
de Raphaël Nadjari (Israël).  
**Blue Ruin**  
de Jeremy Saulnier (Etats-Unis).

## SEMAINE DE LA CRITIQUE

**Le Démantèlement**  
(The Dismantling) de Sébastien Pilote (Canada).  
**Los Dueños** d'Agustin Toscano & Ezequiel Radusky (Argentine).  
**For Those in Peril**  
de Paul Wright (Royaume-Uni).  
**The Lunchbox**  
(Dabba) de Ritesh Batra (Inde-France-Allemagne).  
**The Major**  
de Yury Bykov (Russie).  
**Nos héros sont morts ce soir**  
de David Perrault (France).  
**Salvo**  
de Fabio Grassadonia & Antonio Piazza (Italie-France).  
**Suzanne (film d'ouverture)** de Katell Quillévéré (France).

## ACID

**2 automnes 3 hivers**  
de Sébastien Betbeder (France).  
**Au bord du monde**  
de Claus Drexel (France).  
**La Bataille de Solférino**  
de Justine Triet (France).  
**Braddock America**  
de Jean-Louis Portron et Gabriella Kessler (France).  
**C'est eux les chiens**  
d'Hicham Lasri (Maroc).  
**Ô heureux jours!**  
de Dominique Cabrera (France).  
**L'Étrange Petit Chat**  
de Ramon Zürcher (Allemagne).  
**Swadown**  
d'Andrew Kötting (Royaume-Uni).  
**Wajma**  
de Barmak Akram (France-Afghanistan).

## 15 FILMS COPRODUITS PAR FRANCE TÉLÉVISIONS EN SÉLECTION À CANNES

### EN COMPÉTITION

<b>La vie d'Adèle</b>	Abdellatif Kechiche
<b>Jeune et jolie</b>	François Ozon
<b>Jimmy P.</b>	Arnaud Desplechin
<b>La grande beauté</b>	Paolo Sorrentino
<b>Le passé</b>	Asghar Farhadi
<b>Grigris</b>	Mahamat-Saleh Haroun
<b>Ophélie</b>	Annarita Zambrano

### HORS COMPÉTITION

<b>Blood Ties</b>	Guillaume Canet
<b>Le dernier des injustes</b>	Claude Lanzmann

### SÉLECTION UN CERTAIN REGARD

<b>Grand Central</b>	Rebecca Zlotowski
----------------------	-------------------

### QUINZAINE DES RÉALISATEURS

<b>Agit Pop</b>	Nicolas Pariser
-----------------	-----------------

### SEMAINE DE LA CRITIQUE

<b>Le Congrès</b>	Ari Folman
<b>Les garçons et Guillaume, à table!</b>	Guillaume Gallienne
<b>Gambozinos</b>	Joao Nicolau
<b>Henri</b>	Yolande Moreau

En clair, nous sommes le premier partenaire du cinéma français

Chaque année les filiales France 2 cinéma et France 3 cinéma coproduisent plus de 60 films français. Le groupe France Télévisions, à travers ses 5 chaînes, diffuse plus de 700 films par an.



france télévisions